

Serviteur de Dieu, apôtre de Jésus-Christ

Arrivant parmi vous en ce beau pays niçois, je voudrais n'avoir d'autre mot, d'autre idéal que celui avec lequel l'apôtre Paul se présentait, en exergue de son épître à Tite : *Serviteur de Dieu, apôtre de Jésus-Christ, pour prêcher la foi aux élus de Dieu, pour faire connaître la vérité qui conduit à la piété, et donne l'espérance de la vie éternelle* (Tt 1, 1).

Faut-il le rappeler ? Le service de l'Homme, pas plus que celui d'une Planète supposée menacée, n'est la vocation du prêtre : qui donnerait sa vie pour de telles abstractions, ô combien illusoire ? C'est avant tout au service de Dieu que le prêtre est voué ; au culte divin en premier lieu, puis au service de Dieu dans les âmes. Il n'a été élevé au rang d'apôtre qu'à cette fin, établi qu'il est comme *ambassadeur du Christ* (Ep 6, 20), pour exercer un *ministère de réconciliation entre Dieu et les hommes* (2 Co 5, 18), *afin de rendre tout homme parfait dans le Christ Jésus* (Col 1, 28).

Aussi la voix du prêtre, loin de se faire flatteuse et plaisante à l'endroit d'un monde mauvais (1 Th 2, 4-5), est-elle là *pour prêcher la foi aux élus de Dieu*. Elle n'a d'autre raisons d'être que de faire connaître *le mystère de Dieu, du Christ, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science* (Col 2, 2) ; en un mot, pour leur faire connaître *la vérité qui conduit à la piété*. Admirable est ici la précision de saint Paul. Car hélas, vérité peut aussi rimer avec dureté. La science, même des vérités de foi, peut en effet mener à l'orgueil, au mépris, voire à l'aigreur. Les démons, qui furent parmi les premiers à professer le Christ (Mc 5, 7), en sont la meilleure preuve. Tout autre est la science des saints, celle dont le prêtre désire ardemment vous pourvoir. Elle a pour objet l'infinie charité de Dieu pour nous, le texte sacré est formel : *Et nous,*

nous avons connu la charité que Dieu a pour nous, et nous y avons cru (1 Jn 4, 16). Aussi une telle vérité est-elle appelée à engendrer en nous la charité, à *conduire à la piété*. C'est là sa marque d'authenticité : *Dieu est lumière ; si nous disons que nous sommes en communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité... Celui qui dit demeurer en Lui doit lui aussi marcher comme il a marché lui-même* (1 Jn 1, 6 et 2, 6).

Demeurer en Dieu, laisser Dieu demeurer en nous : tel est bien l'accomplissement de toute vie authentiquement chrétienne, saint Paul est formel : *Que le Christ habite dans vos cœurs par la foi, afin qu'enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre... l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance, en sorte que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu* (Ep 3, 17-19). Véritablement et infailliblement, la foi qui conduit à la pitié engendre à la vie éternelle. Cette foi, et elle seule, procure l'espérance qui ne trompe pas : *prêcher la foi, qui donne l'espérance de la vie éternelle*.

Serviteur de Dieu, ministre du Christ, pasteur d'âmes, le prêtre ne pourra que s'élever avec vigueur contre les corrupteurs de la foi, contre les falsificateurs de l'unique véritable espérance : ils *dissolvent le Christ* (1 Jn 4, 3). Combattre les loups menaçants relève donc de son devoir, fussent-ils vêtus de peaux de brebis (Mt 7, 15). C'est d'ailleurs à cela que l'on reconnaîtra le vrai pasteur du mercenaire (Jn 10, 12).

Voilà, d'un trait, celui que je veux être parmi vous : me dépenser pour la gloire de Dieu et le salut de vos âmes, en homme de Dieu.

Notre-Dame des Sept Douleurs

Sa fête ayant été omise cette année pour être tombée un dimanche, puisse ce texte néanmoins l'honorer.

« Il était environ la sixième heure, quand des ténèbres couvrirent toute la terre jusqu'à la neuvième heure. Le soleil s'obscurcit, le voile du temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas. Et Jésus s'écria d'une voix forte : Père, je remets mon esprit entre vos mains. Disant cela, il expira. Le centurion, voyant ce qui était arrivé, glorifia Dieu et dit : Certainement, cet homme était juste. Et toute la multitude qui s'était rassemblée à ce spectacle, considérant ce qui était arrivé, s'en retournait, se frappant la poitrine » (Lc 23, 44-48).

Tous s'en retournèrent, effrayés par les ténèbres qui mystérieusement s'étaient répandues en plein jour sur la terre, honteux de la haine populaire en laquelle ils s'étaient laissés entraîner. Comme le centurion, plus que lui peut-être, ils savaient qu'on avait crucifié le juste ; ils l'avaient écouté, ils avaient vu ses miracles, ils avaient bénéficié de sa bonté. Oui, ils s'en retournaient chez eux, se frappant la poitrine. Seuls restaient là les soldats de faction et, précise saint Luc, « tous les amis de Jésus, qui se tenaient à quelque distance – celle au-delà de laquelle il était interdit d'approcher le crucifié – et contemplaient tout cela » (Lc 23, 49). Parmi eux, et en tout premier lieu bien sûr, la mère du défunt. Notre Dame est là, presque seule, tandis que Joseph d'Arimathie fait les démarches administratives pour récupérer le corps de Jésus.



Que ressent-elle, en cette heure où tout semble consommé pour elle aussi (Jn 19, 30), où son divin fils s'en est allé ? Tandis qu'il y a un instant son Fils souffrait encore sur la croix, tout son être de chair se crispait à chaque gémissement, à chaque insulte, à chaque coup. Maintenant que tout est fini, Marie ne ressent plus qu'un immense vide, le terrible vide laissé par le départ de son fils, de son fils unique. Souffrance terrible pour toute mère certes, mais qui ne dit rien encore des souffrances de Marie. La terrible douleur que ressent en cette heure son cœur immaculé ne résulte pas tant de la mort humaine de son fils selon la chair, que de l'absence de Dieu. Douleur de l'absence de Dieu, du vide de Dieu : pour la première fois depuis mille ans, et pour la seule fois jusqu'à la fin des temps, Dieu est absent du monde. Le Temple, jusqu'il y a peu lieu unique de la présence de Dieu sur terre, n'a plus sa raison d'être : son voile, depuis le haut jusqu'en bas, s'est déchiré. Cet autre temple, vivant celui-là – celui de son humanité (Jn 2, 19) – s'en est allé, et n'est pas encore ressuscité. Les apôtres, apeurés,

ne pensent pas encore à célébrer la sainte Eucharistie. Oui, pour la première fois depuis mille ans, Dieu est absent du monde. Notre-Dame connaît la cause de cette absence de Dieu, qui n'a d'autre raison d'être que nos péchés. Elle éprouve, à un degré infiniment supérieur, ce que tout pécheur devrait ressentir : l'absence de Dieu, ce vide abyssal que provoque l'absence de Dieu. En ce moment terrible, son cœur immaculé, tout d'amour, éprouve cette douleur bien plus que tous les pécheurs ; à la place des pécheurs, au nom des pécheurs. Elle est corrédemprice, elle veut souffrir en notre nom, pour notre salut ; en union à son divin Fils, comme lui-même a voulu donner sa vie pour les pécheurs.

Oui, elle le veut, comme le Christ lui-même l'a voulu. Comme toute mère, plus que toute mère, mille fois elle aurait donné sa vie en lieu et place de celle de son Fils. Mais elle savait la volonté de Jésus, sa volonté libre, sa volonté toute-puissante : « Ma vie, j'ai le pouvoir de la donner » (Jn 10, 18). Et tout au cours du terrible chemin de croix, elle avait jusqu'au bout respecté cette volonté, toute divine, toute d'amour pour le salut des pécheurs. Elle n'a pas cherché à y protéger son Fils : c'est à Véronique qu'il revint d'essuyer son visage maculé. De même, quand Jésus s'était arrêté pour parler, elle savait d'avance qu'il ne lui dirait rien, à elle. C'est aux filles de Jérusalem qu'il s'est adressé. Il ne voulait pas qu'elles pleurent sur lui, mais sur elles-mêmes et sur leurs enfants. Mais pour Marie qui pleurait au milieu d'elles, il ne fallait pas qu'elle pleure sur son Enfant,

mais sur d'autres enfants, sur les enfants de ceux qui font mourir son Fils. Elle l'a accepté ; depuis longtemps elle veut tout, tout ce que Dieu veut. Et elle était restée là, debout près de la croix, sans défaillir, soutenue non par les saintes femmes – un pape, Benoît XIV, a blâmé les artistes qui la représentait ainsi – mais par la force de son adhésion à la volonté divine, elle-même toute-puissante. En union avec son Fils, elle pleure sur les péchés des hommes. Elle souffre non pour elle-même, mais pour le salut du monde. Et voici qu'à cette heure, oui, elle souffre de la souffrance même du pécheur, de l'absence de Dieu. Comme Jésus en Croix, elle peut à son tour reprendre la parole du psalmiste, pour s'adresser à son divin Fils : « Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (Ps 21, 1).

En sa souffrance, elle regarde Jésus, encore attaché en croix. Lui, au moins, ne peut plus souffrir. Son corps inanimé est là, toujours sur le gibet, et déjà une paix indicible s'en dégage. En cette vision elle reprend force, elle sait la victoire de son Fils. Elle l'a entendu dire au bon larron : « Aujourd'hui-même, tu seras avec moi au paradis » (Lc 23, 43). Mais voici que tout-à-coup une agitation trouble ce face-à-face entre la mère comme morte quoique vivante, et son Fils vivant quoique mort. Pilate a donné son accord pour livrer les corps. Les soldats, après avoir rompu les jambes des deux autres crucifiés, s'approchent de Jésus. « Comme ils virent que déjà il était mort, ils ne lui rompirent pas les jambes. Mais un des soldats lui transperça le côté de sa lance, et aussitôt il en jaillit du sang et de l'eau » (Jn 19, 34).

Plus que le cœur inanimé de Jésus qui ne peut plus souffrir, ce nouveau coup atteint de plein fouet le cœur maternel de Marie. L'outrage fait au corps de son fils atteint la Mère, et sans doute expie-t-elle ici tant de communions sacrilèges, qui sont autant de profanations du corps de son Fils.



Arrive alors cette scène qui humainement compte parmi les plus douloureuses, celle de la remise du corps. Descendu de croix, le corps de Jésus est remis à sa mère. Marie avait donné au monde son enfant, « le plus beau des enfants des hommes » (Ps 44, 3), ainsi que le désigne l'Écriture. Nous le lui avons rendu inanimé, ensanglanté, n'ayant plus figure humaine : « De la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a plus rien de sain en lui, tout n'est que blessures et meurtrissures, plaies vives qui n'ont pas été pansées » (Is 1, 6). Quelle inénarrable souffrance que celle de Marie ! En Jésus couvert de plaies, Marie reconnaît tant de ses enfants défigurés par le péché et, pleurant sur son Fils Jésus, elle pleure sur eux ! « A qui te comparer, à qui t'assimiler, fille de Jérusalem ? A qui t'égalier pour te consoler, fille de Sion ? Ta douleur est immense comme la mer » (Lm 2, 13).

Comme toute mère en ces circonstances, Marie examine une à une toutes les plaies de Jésus. Elle y lit toutes et chacune de ses souffrances, elle y lit surtout son amour. De la plaie à jamais ouverte du cœur – jamais ne cicatrise une plaie faite sur un corps sans vie – elle a vu jaillir le sang et l'eau, symbole de l'Église et de ses sacrements. Tenant en ses bras ce corps sacré de Notre Seigneur Jésus-Christ, elle se voit établie gardienne de l'Église, elle se sait dépositaire de l'immense trésor des mérites de la Rédemption, médiatrice donc de toute grâce. En sa souffrance, Marie engendre. Et voici, comme le disait Isaïe (Is 54, 1) rappelé ensuite par saint Paul (Ga 4, 27), que « l'es-seulée a une descendance plus nombreuse que celle qui est féconde ». À partir de cet instant, Marie n'est plus seule, elle est mère de l'Église, « d'un peuple immense, de toute langue, nation et race » (Ap 7, 9) qui, tout au long des siècles, se pressera avec elle autour de la croix du Christ, du premier-né d'entre les morts.

Un jour qu'il était en chemin, Jésus arriva aux portes de la ville de Naïm. « Et voici qu'on emportait un mort, fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve. Le Seigneur, l'ayant vu, fut touché de compassion pour elle » (Lc 7, 11-13) Alors qu'aux portes de la ville de Jérusalem, on mène au sépulcre un autre mort, lui aussi fils unique de sa mère, laquelle était veuve, laissons-nous toucher de compassion pour elle, laissons-nous pénétrer par la souffrance qui l'habitait ; ainsi nous vivrons en fils aimants.

Abbé P. de LA ROCQUE

Entretien avec l'abbé Davide Pagliarani, Supérieur général de la Fraternité Saint-Pie X – 12 septembre 2019

Monsieur le Supérieur général, des événements importants sont attendus d'ici la fin de l'année, tels que le synode pour l'Amazonie et la réforme de la Curie romaine. Ils auront une répercussion historique sur la vie de l'Église. Selon vous quelle place tiennent-ils dans le pontificat du pape François ?

L'impression que beaucoup de catholiques éprouvent actuellement est celle d'une Église au bord d'une nouvelle catastrophe. Si nous faisons un retour en arrière, le concile Vatican II lui-même n'a été possible que parce qu'il était le résultat d'une décadence qui affectait l'Église dans les années ayant précédé son ouverture : un barrage a cédé sous la pression d'une force qui était à l'œuvre depuis un certain temps. C'est cela qui permet le succès des grandes révolutions, car les législateurs ne font qu'approuver et sanctionner une situation qui est déjà un état de fait, au moins en partie.

Pouvez-vous préciser votre jugement sur l'exhortation apostolique *Amoris lætitia* trois ans après sa publication ?

Amoris lætitia représente, dans l'histoire de l'Église de ces dernières années, ce que Hiroshima ou Nagasaki est à l'histoire moderne du Japon : humainement parlant, les dégâts sont irréparables. C'est à n'en pas douter l'acte le plus révolutionnaire du pape François et en même temps celui qui a été le plus contesté, même en dehors de la Tradition, car il touche directement la morale conjugale, ce qui a

Ainsi, la réforme liturgique n'a été que l'aboutissement d'un développement expérimental qui remontait à l'entre-deux guerres et qui avait déjà largement pénétré une partie du clergé. Plus près de nous, sous ce pontificat, *Amoris lætitia* a été la ratification d'une pratique malheureusement déjà présente dans l'Église, notamment en ce qui concerne la possibilité de communier pour les personnes qui vivent en état de péché public. Aujourd'hui la situation semble être mûre pour d'autres réformes excessivement graves.

permis à beaucoup de clercs et de fidèles de déceler la présence d'erreurs graves. Ce document catastrophique a été présenté à tort comme l'œuvre d'une personnalité excentrique et provocatrice dans ses propos, – ce que certains veulent voir dans le pape actuel. Ce n'est pas exact, et il est inadéquat de simplifier ainsi la question.

Vous semblez insinuer que cette conséquence était inéluctable. Pourquoi êtes-vous réticent à définir le pape actuel comme une personne originale ?

En réalité, *Amoris lætitia* est l'un des résultats qui, tôt ou tard, devait se produire à la suite des prémisses posées par le Concile. Déjà le cardinal Walter Kasper avait avoué et souligné qu'à une nouvelle ecclésiologie, celle du Concile, correspond une nouvelle conception de la famille chrétienne (1).

En effet, le Concile est d'abord ecclésiologique, c'est-à-dire qu'il propose dans ses documents une nouvelle conception de l'Église. L'Église fondée par Notre-Seigneur ne correspondrait plus à l'Église catholique, tout simplement. Elle est plus large : elle englobe les autres confessions chrétiennes. Du coup, les communautés orthodoxes ou protestantes auraient l'« ecclésialité » en vertu du baptême. En d'autres termes, la grande nouveauté ecclésiolo-

gique du Concile est la possibilité d'appartenir à l'Église fondée par Notre-Seigneur selon des modalités et des degrés différents. D'où la notion moderne de communion pleine ou partielle, « à géométrie variable », pourrait-on dire. L'Église est devenue structurellement ouverte et flexible. La nouvelle modalité d'appartenance à l'Église, extrêmement élastique et variable, selon laquelle tous les chrétiens sont unis dans la même Église du Christ, est à l'origine du chaos œcuménique.

Ne pensons pas que ces nouveautés théologiques soient abstraites, elles ont des répercussions sur la vie concrète des fidèles. Toutes les erreurs dogmatiques qui touchent l'Église ont tôt ou tard des effets sur la famille chrétienne, car l'union des époux

Note 1 - Walter Kasper, Entretien du 7 mai 2014, Commonwealmagazine.org: « Le premier mariage est indissoluble. (...) Le second mariage n'est pas un mariage au sens chrétien, et je serais contre de le célébrer à l'église. Mais il y a des éléments d'un mariage. Je comparerais cela à la façon dont l'Église catholique considère d'autres Églises. L'Église catholique est la véritable Église du Christ, mais il y a d'autres Églises qui ont des éléments de la véritable Église, et nous reconnaissons ces éléments. De la même manière, pouvons-nous dire, le vrai mariage est le mariage sacramentel. Et le deuxième n'est pas un mariage dans le même sens, mais il a des éléments de mariage : les partenaires prennent soin l'un de l'autre, ils sont exclusivement liés l'un à l'autre, il y a une intention de permanence. Nous devons respecter de telles situations, comme nous le faisons avec les protestants. »

chrétiens est l'image de l'union entre le Christ et son Église. A une Église œcuménique, flexible et panchrétienne, correspond une notion de la famille où les engagements du mariage n'ont plus la même

valeur, où les liens entre époux, entre un homme et une femme, ne sont plus perçus ni définis de la même manière : ils deviennent flexibles eux aussi.

Un pape cohérent avec les principes de Vatican II

Pourriez-vous préciser davantage ?

Concrètement, de même que l'Église du Christ « panchrétienne » aurait des éléments bons et positifs en dehors de l'unité catholique, de même il y aurait pour les fidèles des éléments bons et positifs aussi en dehors du mariage sacramentel, dans un mariage civil, et également dans une union quelconque. De même qu'il n'y a plus de distinction entre une « vraie » Église et des « fausses » églises – car les églises non catholiques sont bonnes quoique imparfaites – toutes les unions deviennent bonnes, car il y a toujours quelque chose de bon en elles, ne serait-ce que l'amour.

Cela veut dire que dans un « bon » mariage civil – notamment lorsqu'il est conclu entre personnes croyantes – on peut trouver certains éléments du mariage chrétien sacramentel. Non pas que les deux doivent être mis sur un pied d'égalité ; cependant l'union civile n'est pas mauvaise en soi, mais simplement moins bonne ! Jusqu'ici on parlait d'actions bonnes ou mauvaises, de vie dans la grâce ou dans le péché mortel. Maintenant il ne reste plus que des actions bonnes ou moins bonnes. Des formes de vie épousant totalement l'idéal chrétien et d'autres qui ne lui correspondent que partiellement... Pour résumer, à une Église œcuménique, correspond une

famille œcuménique, c'est-à-dire recomposée ou « recomposable », selon les nécessités et les sensibilités.

Avant le concile Vatican II, l'Église enseignait que les confessions chrétiennes non-catholiques étaient hors du giron de la véritable Église, et ne faisaient donc pas partie de l'Église de Jésus-Christ. La doctrine de la Constitution dogmatique sur l'Église, *Lumen gentium* (n. 8), ouvre une voie pour les reconnaître comme des réalisations partielles de l'Église du Christ. Les conséquences de ces erreurs sont incalculables et encore en plein développement.

Amoris lætitia est le résultat inévitable de la nouvelle ecclésiologie enseignée par *Lumen gentium*, et aussi de la folle ouverture au monde prônée par la Constitution pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps, *Gaudium et spes* (2). Et de fait, avec *Amoris lætitia*, le mariage chrétien ressemble de plus en plus au mariage tel que la modernité le conçoit et le profane.

Ainsi l'enseignement objectivement déroutant du pape François n'est pas une excroissance étrange, mais bien la conséquence logique des principes posés au Concile. Il en tire des conclusions ultimes... pour le moment.

Cette doctrine nouvelle sur l'Église s'est-elle manifestée par un concept théologique particulier ?

Après le Concile, la notion de Peuple de Dieu a remplacé celle du Corps mystique du Christ. Elle est omniprésente dans le nouveau Code de droit canon publié en 1983. Mais un infléchissement s'est opéré en 1985. Il est apparu que le terme « Peuple de Dieu » devenait encombrant, parce qu'il autorisait des dérives vers la théologie de la libération et le marxisme. Il a été remplacé par une autre notion, également tirée du Concile : l'*ecclésiologie de communion*, qui permet une appartenance à l'Église

extrêmement élastique ; avec elle tous les chrétiens sont unis dans la même Église du Christ, mais plus ou moins, ce qui fait que le dialogue œcuménique est devenu babélique, comme à la rencontre d'Assise en 1986. A l'image du polyèdre qu'affectionne le pape François : « Une figure géométrique qui a de nombreuses facettes différentes. Le polyèdre reflète la confluence de toutes les diversités qui, dans celui-ci, conservent leur originalité. Rien ne se dissout, rien ne se détruit, rien ne domine rien. » (3)

Voyez-vous cette même racine ecclésiologique à l'origine des réformes annoncées dans l'Instrumentum laboris du prochain synode sur l'Amazonie, ou dans le projet de réforme de la Curie romaine ?

Tout se ramène, directement ou indirectement, à une fausse notion de l'Église. Encore une fois, le pape François ne fait que tirer les ultimes conclusions des

prémises posées au Concile. Concrètement, ses réformes présupposent toujours une Église à l'écoute, une Église synodale, une Église attentive à la culture

Note 2 - Cette constitution est imbue de la primauté de la conscience, prône le personnalisme et insinue l'inversion des fins du mariage.

Note 3 - Discours aux participants à la Rencontre mondiale des mouvements populaires, 28 octobre 2014.

des peuples, à leurs attentes et exigences, surtout aux conditions humaines et naturelles, propres à notre temps et toujours changeantes. La foi, la liturgie, le gouvernement de l'Église, doivent s'adapter à tout cela, et en être le résultat.

L'Église synodale toujours à l'écoute, constitue la dernière évolution de l'Église collégiale, prônée par Vatican II. Pour donner un exemple concret, selon l'*Instrumentum laboris*, l'Église doit être à même d'assumer et faire siennes des éléments tels que les traditions locales sur le culte des esprits et les médecines traditionnelles amazoniennes, qui font appel à de soi-disant « exorcismes ». Ces traditions

indigènes étant enracinées dans un sol qui a une histoire, il en découle que ce « territoire est un lieu théologique, il est une source particulière de la révélation de Dieu ». C'est pourquoi il faut reconnaître la richesse de ces cultures autochtones, car « l'ouverture non sincère à l'autre, de même qu'une attitude corporatiste, qui ne réserve le salut qu'à sa propre foi, détruisent cette même foi ». On a l'impression qu'au lieu de lutter contre le paganisme, la hiérarchie actuelle veut en assumer et incorporer les valeurs. Et les artisans du prochain synode se réfèrent à ces « signes des temps », chers à Jean XXIII, qu'il faut scruter comme des signes du Saint-Esprit.

L'Église du Christ n'est pas un forum ni une plateforme

Et plus spécifiquement, quant à la Curie ?

De son côté, le projet de réforme de la Curie prône une Église qui ressemble beaucoup plus à une entreprise humaine qu'à une société divine, hiérarchique, dépositaire de la Révélation surnaturelle, disposant du charisme infaillible de garder et d'enseigner à l'humanité la Vérité éternelle jusqu'à la fin des temps. Il s'agit, comme le dit expressément le texte du projet, d'opérer « la mise à jour (*aggiornamento*) de la Curie », « sur la base de l'ecclésiologie de Vatican II ». Dès lors on n'est guère surpris de lire sous la plume des cardinaux chargés de cette réforme : « La Curie agit comme une sorte de plateforme et un forum de communication par rapport aux Églises particulières et aux Conférences des évêques qui ont besoin de telles expériences. La Curie recueille les expériences de l'Église universelle et, à partir de ces dernières, elle encourage les Églises particulières et les Conférences des évêques... Cette vie de communion donnée à l'Église a le visage de la *synodalité*... Peuple des fidèles, Collège épiscopal, Évêques de Rome sont à l'écoute les uns des autres, et ils sont

tous à l'écoute du Saint-Esprit... Cette réforme est établie dans l'esprit d'une "saine décentralisation"... L'Église synodale consiste à ce que "le Peuple de Dieu chemine ensemble"... Ce service de la Curie à la mission des évêques et à la communion ne se fonde pas sur une attitude de vigilance ou de contrôle, ni même de prise de décisions en tant qu'autorité supérieure »(4).

Plateforme, forum, synodalité, décentralisation..., tout cela ne fait que confirmer la racine ecclésiologique de toutes les erreurs modernes. Dans ce magma informe, il n'y a plus d'autorité supérieure. C'est la dissolution de l'Église telle que Notre Seigneur l'a établie. En fondant son Église, le Christ n'a pas ouvert un forum de communication, ni une plateforme d'échanges ; il a confié à Pierre et à ses Apôtres la charge de paître son troupeau, d'être des colonnes de vérité et de sainteté pour conduire les âmes au Ciel.

Comment caractériser cette erreur ecclésiologique par rapport à la constitution divine de l'Église fondée par Jésus-Christ ?

La question est vaste, mais Mgr Lefebvre nous fournit un élément de réponse. Il disait que la structure de la nouvelle messe correspondait à une Église démocratique, et non plus hiérarchique et monarchique. L'Église synodale telle que la rêve François est vraiment de type démocratique. Il a lui-même

donné l'image qu'il en avait : celle d'une pyramide renversée. Pouvait-on plus clairement manifester ce qu'il entend par la synodalité ? C'est une Église qui marche sur la tête. Mais insistons, il ne fait que développer les germes déjà présents dans le Concile.

Ne pensez-vous pas forcer votre lecture de la réalité actuelle, en voulant tout ramener aux principes du concile Vatican II, tenu il y a plus de cinquante ans ?

C'est l'un des plus étroits collaborateurs de François qui nous donne la réponse. Il s'agit du cardinal

Maradiaga, archevêque de Tegucigalpa et coordinateur du C6. Voici ce qu'il dit : « Après le concile

Note 4 - « Le contenu du projet de réforme de la Curie : une ecclésiologie revisitée », *L'Homme nouveau*, 23/05/2019.

Vatican II, les méthodes et le contenu de l'évangélisation ainsi que l'éducation chrétienne changent. La liturgie change. (...) La perspective missionnaire change : le missionnaire doit établir un dialogue évangélisateur (...). L'action sociale change, ce n'est plus seulement la charité et le développement de services, mais aussi le combat pour la justice, les droits humains et la libération... Tout change dans l'Église suivant le modèle pastoral renouvelé. » Et il ajoute, pour montrer dans quel esprit ces transformations sont accomplies : « Le pape veut amener la rénovation de l'Église à un point où elle deviendra irréversible. Le vent qui pousse les voiles de l'Église vers la haute mer de sa rénovation profonde et totale est la miséricorde ». (5)

L'on ne peut cependant pas nier que de nombreuses voix se sont élevées contre ces réformes et l'on peut raisonnablement présumer que cela va continuer dans les prochains mois. Comment jugez-vous ces réactions ?

L'on ne peut que se réjouir de telles réactions et d'une prise de conscience progressive de la part de beaucoup de fidèles et de quelques prélats, que l'Église s'approche d'une nouvelle catastrophe. Ces réactions ont l'avantage et le mérite de montrer que la voix qui prône ces erreurs ne peut pas être celle du Christ, ni celle du Magistère de l'Église. Cela est extrêmement important et, malgré le contexte tragique, encourageant. La Fraternité a le devoir d'être très attentive à ces réactions, et en même temps d'essayer de leur éviter de se fourvoyer et de n'aboutir à rien.

Le pluralisme conciliaire rend toute opposition structurellement inefficace

Que voulez-vous dire par là ?

Tout d'abord, il faut noter que ces réactions se heurtent systématiquement à un « mur de gomme » et il faut avoir le courage de se demander pourquoi. Pour donner un exemple, quatre cardinaux avaient

Synode sur l'Amazonie : erreurs et hérésies dénoncées par le cardinal Burke et Mgr Schneider

Le 12 septembre 2019, le Cardinal Burke et Mgr Schneider dénonçaient le document de base du synode sur l'Amazonie, l'accusant de graves erreurs théologiques et d'hérésies. Ils en énumèrent six :

- 1) *Il accredité un panthéisme implicite, identifiant Dieu avec la nature et l'univers.*
- 2) *Il considère les superstitions païennes comme source de Révélation divine et voie alternative de salut.*
- 3) *Il considère que les peuples autochtones ont déjà reçu la révélation divine et que l'Église catholique en Amazonie a besoin d'« une conversion pastorale et missionnaire », plutôt que d'introduire la doctrine révélée et la loi du Salut.*
- 4) *Il veut accorder des ministères aux femmes et transformer les chefs locaux mariés en prêtres de second rang.*
- 5) *Il considère l'humain comme un simple lien dans la chaîne écologique de la nature, regardant le développement socio-économique comme une agression envers la « Terre Mère ».*
- 6) *Il appelle à une « conversion écologique » intégrale, où la personnalité individuelle et la liberté sont amoindries.*

Extraits :

Ce document félicite les autochtones païens de leur « vision cosmique de l'existence » qui leur permet de « vivre en harmonie avec Dieu, avec la nature et avec la communauté » et d'être « en dialogue avec les esprits » (n° 75). Aussi encourage-t-il « les rituels autochtones » adressés à « la divinité aux noms multiples » (n° 25). A son sens, ces rites sont « essentiels, pour la santé intégrale » car « ils créent une harmonie et un équilibre entre les êtres humains et le cosmos », aidant « à soigner les maladies qui nuisent à l'environnement, à la vie humaine et aux autres êtres vivants » (n° 87). A leur suite, il nous faut « écouter le cri de la "Mère Terre" agressée et gravement blessée » (n° 146), véritable « lieu théologique » (n° 18), pour s'ouvrir à un « chemin d'intégration avec l'abondance de la vie, avec l'histoire et avec l'avenir » (ibid.).

L'Église doit « découvrir la présence incarnée et active de Dieu » dans « la spiritualité des peuples natifs » (n°33), reconnaissant en eux « d'autres chemins qui cherchent à percer le mystère infini de Dieu » (n°39). En effet, « l'Esprit créateur a nourri la spiritualité de ces peuples bien avant la proclamation de l'Évangile » (n°120), leur enseignant « la relation vivante avec la nature et la "Mère Terre", les rites et les expressions religieuses, les relations avec les ancêtres ... ainsi que le sens sacré du territoire » (n° 121). L'Église doit donc éviter d'imposer des « doctrines pétrifiées » (n°38), « des formulations de la foi exprimées avec d'autres références culturelles » (n°120), une « attitude corporatiste qui réserve le salut uniquement à sa propre foi » (n°39). « L'Église en chemin » du pape François évite de « proposer une parole unique » et d'imposer « une doctrine monolithique défendue par tous sans nuances », afin de former une « Église polyédrique » (n° 110)

exprimé leurs *dubia* au sujet d'*Amoris lætitia*. Cette réaction avait été remarquée par plusieurs et saluée comme le commencement d'une réaction qui allait produire des résultats durables. En réalité, le silence

du Vatican a laissé cette critique sans réponse. Entre-temps, deux de ces cardinaux sont morts et le pape François est passé aux autres projets de réforme dont nous venons de parler, – ce qui fait que l'attention se déplace sur des sujets nouveaux, en laissant, par la force des choses, la bataille sur *Amoris lætitia* en plan, oubliée, et le contenu de cette exhortation semble *de facto* acquis.

Pour comprendre ce silence du pape, il ne faut pas oublier que l'Église issue du Concile est pluraliste. C'est une Église qui ne se fonde plus sur une Vérité éternelle et révélée, enseignée d'en haut, par l'autorité. Nous avons devant nous une Église qui est à l'écoute et donc nécessairement à l'écoute de voix qui peuvent diverger entre elles. Pour faire une

comparaison, dans un régime démocratique, il y a toujours une place, au moins apparente, pour les oppositions. Celles-ci font en quelque sorte partie du système car elles montrent que l'on peut discuter, avoir une opinion différente, qu'il y a de la place pour tout le monde. Cela, bien évidemment, peut favoriser le dialogue démocratique, mais non le rétablissement d'une Vérité absolue et universelle, et d'une loi morale éternelle. Ainsi l'erreur peut être enseignée librement, à côté d'une opposition réelle mais structurellement inefficace et incapable de remettre les vérités à leur place. C'est donc du système pluraliste lui-même qu'il faut sortir, et ce système a une cause, le concile Vatican II.

D'après vous, que devraient faire ces prélats ou ces fidèles qui ont à cœur l'avenir de l'Église ?

Tout d'abord, il faudrait qu'ils aient la lucidité et le courage de reconnaître qu'il y a une continuité entre les enseignements du Concile, des papes de l'époque post-conciliaire et le pontificat actuel. Citer le magistère de « saint » Jean-Paul II par exemple pour s'opposer aux nouveautés du pape François est un très mauvais remède, d'emblée voué à l'échec. Un bon médecin ne saurait se contenter de quelques points de suture pour fermer une blessure, sans d'abord évacuer l'infection qui se trouve à l'intérieur de la plaie. Loin de nous de mépriser ces efforts, mais en même temps, c'est une question de charité d'indiquer où réside la racine des problèmes.

Pour donner un exemple concret de cette contradiction, il suffit de citer un nom entre tous, celui du

cardinal Müller. Il est indéniablement le plus virulent aujourd'hui contre *Amoris lætitia*, l'*Instrumentum laboris*, le projet de réforme de la Curie. Il utilise des expressions très fortes, jusqu'à parler de « rupture avec la Tradition ». Et pourtant, ce cardinal qui trouve à présent la force de dénoncer publiquement ces erreurs est le même qui a voulu imposer à la Fraternité Saint-Pie X – en continuité avec ses prédécesseurs et ses successeurs à la Congrégation pour la Doctrine de la foi – l'acceptation de tout le Concile et du magistère post-conciliaire. Indépendamment de la Fraternité et de ses positions, cette critique qui ne s'attache qu'aux symptômes sans remonter à leur cause, représente un illogisme des plus dommageables et des plus déroutants.

La charité de vouloir « transmettre ce que nous avons reçu »

On objecte souvent que la Fraternité ne sait que critiquer ? Que propose-elle positivement ?

La Fraternité ne critique pas de façon systématique ou a priori. Elle n'est pas une « râleuse » professionnelle. Elle a une liberté de ton qui lui permet de parler ouvertement, sans craindre de perdre des avantages qu'elle n'a pas... Cette liberté est indispensable dans les circonstances actuelles.

La Fraternité a surtout l'amour de l'Église et des âmes. La crise présente n'est pas que doctrinale : les séminaires ferment, les églises se vident, la pratique sacramentelle chute de façon vertigineuse. Nous ne pouvons rester spectateurs, les bras croisés, et nous

dire : « tout cela prouve que la Tradition a raison ». La Tradition a le devoir de venir en aide aux âmes, avec les moyens que lui donne la sainte Providence. Nous ne sommes pas mus par une fierté orgueilleuse, mais poussés par la charité de vouloir « transmettre ce que nous avons reçu » (1 Co 15, 3). C'est ce que nous tâchons humblement de faire par notre travail apostolique quotidien. Mais celui-ci est inséparable de la dénonciation des maux dont souffre l'Église, pour protéger le troupeau abandonné et dispersé par de mauvais pasteurs.

Qu'est-ce que la Fraternité espère des prélats et des fidèles qui commencent à voir clair, afin de donner une suite positive et efficace à leurs prises de position ?

Il faut avoir le courage de reconnaître que même une bonne prise de position doctrinale ne suffira pas, si elle n'est pas accompagnée d'une vie pastorale,

spirituelle et liturgique cohérente avec les principes que l'on veut défendre, car le Concile a inauguré une

nouvelle manière de concevoir la vie chrétienne, cohérente avec une nouvelle doctrine.

Si la doctrine est réaffirmée dans tous ses droits, il faut passer à une vie catholique réelle et conforme à ce que l'on professe. Sans quoi telle ou telle déclaration ne restera qu'un événement médiatique, d'une durée limitée à quelques mois, voire quelques semaines... Concrètement, il faut passer à la Messe tridentine et à tout ce que cela signifie ; il faut passer à la Messe catholique et en tirer toutes les consé-

quences ; il faut passer à la Messe non œcuménique, à la Messe de toujours et laisser cette Messe régénérer la vie des fidèles, des communautés, des séminaires, et surtout la laisser transformer les prêtres. Il ne s'agit pas de rétablir la Messe tridentine, parce qu'elle est la meilleure option théorique ; il s'agit de la rétablir, de la vivre et de la défendre jusqu'au martyre, parce qu'il n'y a que la Croix de Notre-Seigneur qui puisse sortir l'Église de la situation catastrophique dans laquelle elle se trouve.

*Portæ inferi non prævalebunt adversus eam !
Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle !*

Abbé Davide Pagliarani, Supérieur général
Menzingen, le 12 septembre 2019, fête du saint Nom de Marie

La nouvelle religion écologique

Jérôme Fourquet, l'un des directeurs de l'institut de sondage IFOP et politologue, décrit dans Le Figaro du 30 août 2019 ce qu'il nomme un changement de matrice : le catholicisme, qui a fondé la France et lui a donné sa culture, est progressivement remplacé par une nouvelle matrice, l'écologie.

Le constat de Jérôme Fourquet

L'analyse ne manque pas de pertinence. Elle décrit les nouveaux prophètes de ce qu'il faut bien appeler une nouvelle religion, telle Greta Thunberg, qui a reçu « une révélation qu'elle doit annoncer à présent aux puissants de ce monde et aux opinions publiques ». Jérôme Fourquet note que « la mouvance écologique accorde une grande importance aux adolescents, sortes d'enfants de chœur de la religion du climat » qui doivent propager « la bonne parole au sein des foyers ».

Le vocabulaire lui-même est révélateur : ne parle-t-on pas de « sanctuaire » de la biodiversité ou de « conversion » au bio pour

les agriculteurs ? De plus, constate Jérôme Fourquet, l'écologisme brandit régulièrement ses menaces apocalyptiques : « *La fin du monde pour les écologistes comme pour les chrétiens, est provoquée par la culpabilité des hommes, qui doivent ensuite expier leurs fautes* ».

« Une matrice écologique se substitue à l'ancienne matrice catholique de la France »

Jérôme Fourquet

pauvres peuples du Sud, les multinationales contre les ONG, elles aussi « nouveaux missionnaires de notre temps » qui défendent les déshérités.

L'auteur termine en remarquant combien cette nouvelle matrice influence profondément la vie des gens, « ce qui est le propre

du religieux ». L'écologisme a en effet ses péchés comme ses commandements, tels des préceptes alimentaires très précis : éviter les fruits hors saison, la viande, l'huile de palme, etc.

L'écologie du pape François

Il est frappant de constater combien cette grille explicative éclaire le dernier message du pape François pour la Journée mondiale de prière pour la sauvegarde de la création, du 1er septembre 2019. Tous les ingrédients y sont, mâtinées de certaines spécificités propres à l'auteur et à sa fonction.

Le pape brosse d'abord un tableau apocalyptique : « *La pollution permanente, l'usage incessant des combustibles fossiles, l'exploitation agricole intensive, la pratique de raser les*



COP 21, 30 novembre 2015 : A l'occasion de cette "grand-messe" pour le climat célébré par les politiques à Paris, le Vatican se met aux couleurs écologiques, donnant sur sa façade un son et lumière intitulé : « Fiat lux, illuminons notre maison commune. »

forêts font que les températures globales augmentent jusqu'à des niveaux d'alerte. (...) La fonte des glaces, le manque d'eau (...) sont des faits qui confirment l'urgence d'interventions qui ne peuvent plus être reportées. Nous avons créé une urgence climatique qui menace gravement la nature et la vie, y compris la nôtre ».

Puis une explication : « L'heure est venue de redécouvrir notre vocation d'enfants de Dieu, de frères entre nous, de gardiens de la création. Il est temps de se repentir et de se convertir, de revenir aux racines ». Mais de quel péché et de quelle conversion s'agit-il ? Le pape répond : « Nous sommes les créatures de prédilection de Dieu qui, dans

sa bonté, nous appelle à aimer la vie et à la vivre en communion, reliés à la création. » A nous donc de « réfléchir sur nos styles de vie et sur la façon dont nos choix quotidiens en matière d'alimentation, de consommation, de déplacements, d'utilisation de l'eau, de l'énergie (...)

Choisissons de changer, d'adopter des styles de vie plus simples et plus respectueux » mais aussi « d'abandonner la dépendance aux carburants fossiles et d'entreprendre de manière rapide et décisive, des transitions vers des formes d'énergie propre ».

Et le pape de conclure cet appel à la conversion par un clin d'œil vers le prochain synode sur l'Amazonie : « Et n'oublions pas d'écouter les populations indigènes, dont la sagesse séculaire peut nous apprendre à mieux vivre la relation avec l'environnement ».

Vient alors un couplet œcuménique : « J'invite fortement les fidèles à se consacrer à la prière pendant ce temps [du 1er

septembre au 4 octobre, fête de saint François d'Assise] qui, à partir d'une opportune initiative, née dans un cadre œcuménique, a pris l'aspect d'un Temps de la Création ». Cette prière doit nous permettre d'écouter dans le silence « la voix symphonique de la Création » et nous porter « à élever un chant de louange cosmique au Créateur ».

François passe à une autre caractéristique de la matrice écologique : « Il est venu le temps d'entreprendre des actions prophétiques ». Et, faisant sans doute allusion à Greta Thunberg qu'il a solennellement reçu, il ajoute : « Beaucoup de jeunes haussent la voix dans le monde entier, en appelant à des choix courageux. Les jeunes nous rappellent que la Terre n'est pas un bien à gâcher, mais un héritage à transmettre ». « Nous leur devons des réponses vraies, non pas des paroles vides ; des faits, et non des illusions ». Viennent alors les invectives à l'endroit des organisations internationales comme des États.

Dans le message papal, la conversion apparaît comme tournée vers la nature : il ne s'agit plus d'obtenir le salut éternel, d'approfondir les vertus théologiques ou de pratiquer les vertus morales. Nous sommes dans la plus complète horizontalité. ✱

« L'homme ne sera heureux que lorsqu'il aura tué le christianisme qui l'empêche d'être homme. Et ce n'est pas par une persécution qu'on tuera le christianisme : car une persécution nourrit. C'est par la cinquième colonne, par la transformation interne et irréversible du christianisme en athéisme humain, avec l'aide des chrétiens eux-mêmes, illuminés par une fausse charité. »

Ludwig Feuerbach, adversaire résolu du christianisme
(cité par Jean Guilton, Lettres ouvertes, Payot, 1993, p. 238)

Pour persévérer dans la récitation du chapelet ou du rosaire

« *Je suis Notre Dame du Rosaire. Que l'on continue à réciter le chapelet tous les jours* ». Cette phrase de Notre Dame, prononcée à Fatima le 13 octobre 1917, doit nous aider à persévérer dans la récitation du chapelet quotidien, tout au long de ce mois d'octobre, mois du Rosaire, mais aussi bien après. « *Celui qui persévéra dans la récitation de mon rosaire* », dit encore la Très Sainte Vierge au bienheureux Alain de la Roche, « *recevra toutes les grâces qu'il demandera* ».

Ce qui peut nous encourager à persévérer, c'est d'abord la lecture de quelques phrases-clés, louant cette méthode de prière. Ainsi Léon XIII, pape qui a beaucoup écrit sur le sujet, affirme : « *Le Rosaire fait partie des méthodes de prières les plus puissantes et les plus agréables à la Très Sainte Vierge. C'est la Reine du Ciel elle-même qui a attaché à cette prière sa grande efficacité* ». Grégoire XIV, pour sa part, affirme : « *C'est le moyen le plus merveilleux pour détruire le péché et recouvrer la grâce* ». Pie IX ajoute : « *Le Rosaire, qui est un petit évangile, donne à celui qui le récite assidûment la paix promise dans l'évangile* ». Enfin, comment ne pas citer Saint Louis Marie Grignon de Montfort ? « *Nous conseillons le Rosaire à tous : aux justes pour persévérer et croître dans la grâce de Dieu ; aux pécheurs pour sortir de leurs péchés* ».

Cette méthode de prière est puissante en raison du rôle de la Très Sainte Vierge. Elle est mère de Dieu, mère du

Sauveur. Elle a accompagné son Fils jusqu'au calvaire, source de toutes les grâces. Saint Pie X ajoute dans son encyclique *Ad diem illum* : « *La Très Sainte Vierge mérita d'être la co-rédemptrice du genre humain, et, par conséquent, dispensatrice de tous les dons que Jésus-Christ nous a acquis par son sang* ». Elle dispense donc les grâces du Calvaire et Elle veut, entre autres, les distribuer par le rosaire qu'Elle a tant recommandé.



Ce qui peut, ensuite, nous encourager à persévérer dans la récitation du chapelet et du rosaire, ce sont les conseils que donne Saint-Louis-Marie. Il dit qu'il faut d'abord chasser les distractions volontaires. Elles constituent « *une grande irrévérence, qui rendrait nos rosaires infructueux. Comment ose-t-on demander à Dieu qu'Il nous écoute, si nous ne nous écoutons pas nous-mêmes* ». Il faut prendre ensuite les moyens, explique-t-il, de diminuer les distractions involontaires. « *Mettez-vous en la présence de Dieu, croyez que Dieu et sa sainte Mère Vous regardent. Représentez-vous, dans l'imagination, Notre Seigneur et sa Très Sainte Mère dans le*

mystère que vous honorez ». Alors ? Le rosaire n'est plus seulement une prière vocale répétée, mais il est aussi la méditation des mystères joyeux, douloureux et glorieux. Léon XIII dit : « *Il ne suffit pas de parler à Dieu n'importe comment, il faut contempler et méditer de façon à en retirer un enseignement pour mieux se conduire* ». Est-ce difficile ? On ne médite pas, explique le même pape, des dogmes et des articles de foi. Ce sont plutôt des événements à se représenter, des scènes à contempler. « *Qu'on se les imagine avec toutes leurs circonstances : le lieu, l'époque, les personnages ; l'esprit en sera plus attentif* ». Et saint-Louis Marie achève de nous convaincre : « *Les mystères du rosaire sont les œuvres de Jésus-Christ et de la Très Sainte Vierge. Ils sont remplis de perfection et d'instruction profondes et sublimes, que le Saint-Esprit découvre aux humbles et aux âmes simples qui les honorent* ».

Prenons donc notre chapelet pendant ce mois, surtout... si nous négligeons de le faire habituellement. Si nous n'avons pas l'habitude de réciter un chapelet quotidiennement, nous aurons peut-être du mal, au début, à le faire. Alors, pourquoi ne pas profiter de ce mois pour réciter, dans un premier temps, trois dizaines par jour ? Cela prend moins de dix minutes. Demandez ensuite à Notre Dame la grâce de persévérer après le mois d'octobre...

Abbé V. GRAVE

Ephémérides - Octobre 2019

Prieuré Saint Joseph - 17 place Saint Claire - 06300 Nice - 04 93 85 32 44

			NICE Chapelle de la Visitation 17 place Sainte Claire 06300 Nice	CANNES Chapelle Saint François d'Assise 14 av. François Tuby 06150 Cannes - La Bocca	GRASSE chapelle Saint-Louis 4 avenue Chiris 06130 Grasse
Ma 1	de la férie (St Rémy)		18h30		
Me 2	Saints Anges Gardiens		18h30		
Je 3	Ste Thérèse de l'enfant Jésus	2° Cl	18h30		
Ve 4	St François d'Assise		17h30: heure sainte 18h30: messe	16h45: heure sainte 18h00: messe	
Sa 5	De la Sainte Vierge		17h45 : méditation 18h00 : chapelet 18h30 : messe	17h30 : chapelet 18h00 : messe, suivie de la méditation	
Di 6	17° Dim. après la Pentecôte Sol. N.D du Rosaire		10h00	10h00	18h00
Lu 7	Notre-Dame du Rosaire	2° Cl	11h30 - 18h30		
Ma 8	Ste Réparate, patronne du diocèse	1° Cl	18h30		
Me 9	St Jean Leonardi		18h30		
Je 10	St François Borgia		PAS de MESSE		
Ve 11	Maternité de la TSV	2° Cl	18h30	18h00	
Sa 12	De la Sainte Vierge		18h30	18h00	
Di 13	18° Dim. après la Pentecôte		10h00	10h00	18h00
Lu 14	St Callixte 1er		11h30 - 18h30		
Ma 15	Ste Thérèse d'Avila		18h30		
Me 16	Ste Hedwige		18h30		
Je 17	Ste Marguerite Marie Alacoque		18h30		
Ve 18	St Luc, évangéliste	2° Cl	18h30	18h00	
Sa 19	St Pierre d'Alcantara		18h30	18h00	
Di 20	19° Dim. après la Pentecôte		10h00	10h00 14h00 : KT pour adultes	18h00
Lu 21	de la férie (St Hilarion)	2° Cl	11h30 - 18h30		
Ma 22	de la férie	2° Cl	18h30		
Me 23	St Antoine-Marie Claret		18h30		
Je 24	St Raphaël, archange		18h30		
Ve 25	de la férie (St Chrysanthé)		18h30		
Sa 26	De la Sainte Vierge		18h30		
Di 27	Fête du Christ-Roi	1° Cl	10h00	10h00	18h00
Lu 28	Sts Simon et Jude, apôtres	2° Cl	7h15 seulement		
Ma 29	de la férie		18h30		
Me 30	de la férie		18h30		
Je 31	de la férie		18h30		

☞ Le mois d'octobre est consacré à ND du Rosaire. Profitons-en pour (re)prendre l'habitude de la récitation quotidienne du chapelet.

☞ Le 20 octobre, à l'issue des messes, quête annuelle pour les Missions

☞ Du 26 au 28 octobre, pèlerinage national à Lourdes - les feuilles d'inscription sont à votre disposition sur le présentoir des chapelles